

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 29 (1891)

Heft: 34

Artikel: Une belle vue

Autor: L'Estoile, Jaques

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192477>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

derè onna meinta, et ào gros dào tsau-tein, se vo z'ài fanta d'ao frais po on malado, et que vo passéyi ào martsi po ein atsetâ, y'a dài fennès que vo sacre-meintéront que lè dzenelhiès lè z'ont fê lo dzo devant, tandi que sont petétré dào mài dè Févra. Et lo mondo est pliein dè cllião dzeins que ne sont conteints què quand pâovont eimbégnâ et ein-dieusâ lè z'autro.

On gailâ que fasai lo liquoriste, mà ion dè cllião que rappondont et que vo font dou sétai dè gotta avoué onna breintâ dè cerisè, passâvè on dso tsi Janôt dè la peinta po lâi offri à veindrè dè sa ratatouille. Janôt savâi bin que po lo prix cé soi-disant quirche n'étai que 'na crouie bouriâ; mà sa concheince n'râi pas éta tranquilla se n'avâi pas z'u dè la martsandi berboula à veindrè, et fe, ein vouâiteint sa fenna :

— On porrâi bin ein preindrè cauquîès litres ?

Sa fenna, qu'avâi bouna concheince, mà que ne compregnâi rein ào comerce, lâi repond :

— Mâ n'ein ein onco prâo; y'a onco cllião duës reinstès dè botolhiès que sont su lo trabliâ dào fond, dè cllia que n'ein zu dè mon frârè ?

— Oh bin vâi, fâ Janôt; mà c'est dè la bouna !

Onna race dè tsins.

On pâysan qu'avai einviâ dè sè teni on tsin et que savâi que y'ein avâi à veindrè dein on veladzo vesin, dit à son valet d'ein allâ queri ion.

Lo valet, que n'avâi pas einveintâ la pudra, lâi va et revint avoué la bête.

— Mâ, lâi fâ son pére, t'avé de d'atsetâ on tsin, et l'est 'na tsinna que te no s'aminè quie !

— Oh bin, repond lo valet, y'é portant choisi dâo mì que y'é pu; mà parait que l'est 'na race dinsè, kâ sa mère étai dza onna tsinna.

Yô est lo pliési.

Dâi z'amis, que bêvessont quartetta per einseimblie, dévezavont de cosse et de cein et parlâvont dâi menadzo que vont bin et iò tsacon fâ tot cein que pâo.

— Tot parâi, fe ion dè cllião compagnons, cllião que font dâi z'avanco et qu'amassont oquie, dussont avâi on rudo pliési.

— Câise-tè, taborniô, lâi repond on vilhio soiffeu, on vive-la-joie, que bêvessâi on verro dè crâtse à la trablia à coté, n'est pas cllião qu'amassont dâo bin qu'ont dâo pliési; mà l'est cllião que lo rupont.

Lè pâo su lè cliotsi et le tsapés dâi monnâi.

— Sâ-tou, Dâvi, porquie on met adé

dâi pâo su lè cliotsi dâi z'Eglisès, et na pas dâi dzennelhiès ?

— Oh na fâi na, Abran; et porquie ?

— Eh bin, c'est que s'on lâi mettai dâi dzennelhiès et que le veggassiont à férè dâi z'âo, s'éclafféront ein veggient avau.

— Et tè, Abran, sâ-tou porquie lè monnâi mettont dâi tsapé blian ?

— L'est à causa dè la farna.

— Ouai ! que na !

— Et porquie, don ?

— Po sè couvri la tête.

UNE BELLE VUE

par JAQUES L'ESTOILE.

La mère et la fille minaudaient en attendant une entrée en matière quelconque; elles espéraient que sir James, entraîné par son émotion, allait leur adresser du moins quelques paroles banales, et Mme de Sainte-Pervenche n'avait besoin que d'un simple mot, pour se charger du reste; mais ce mot ne vint pas. — Le révérend aurait pu le dire, il ne le dit pas. Sir James ne se départit pas de sa muette contemplation, et les deux dames, de guerre lasse, furent bien forcées de lever le siège.

Aussitôt sir James demanda les cigares et le thé; mais le révérend était déjà près de lui, le perforant de son œil interrogateur.

— « Eh bien ! lui dit-il d'une voix visiblement anxieuse. Eh bien ! mon cher élève, cette fois l'avez-vous ressentie cette heureuse émotion ?

— « Oh y es, répondit sir James, en se levant comme un automate, jé croyé, mais... jé étais pas sûr ! »

Cette réponse, si peu concluante qu'elle fut, charma le révérend, qui n'en avait pas entendu jusqu'alors d'aussi encourageante, et il s'empressa d'aller prévenir Mme de Sainte-Pervenche que les choses marchaient à souhait... Celle-ci, assez maussade de la froideur du jeune Anglais, ne semblait pas partager sa manière de voir; mais le précepteur lui déclara que tel était le caractère de son élève, et que cette réponse lui paraissait non seulement favorable, mais concluante. — Il fallut se contenter d'une assurance aussi flatteuse.

Cependant la mère et la fille, estimant que le révérend Harris-Steford manquait d'énergie et de résolution, se décidèrent à frapper le soir même un coup décisif. Le dîner se passa comme le précédent, avec cette différence que sir James ne demanda pas son journal et qu'il mangea plus encore qu'à l'ordinaire. Il se disposait sans doute à reprendre son attitude contemplative de la veille; mais à peine le dessert eut-il été servi, que les dames de Sainte-Pervenche se levèrent, passèrent dans un petit salon qui joignait la salle à manger, et tout à coup une ritourelle brillante annonça que quelqu'un s'apprêtait à chanter. C'était la belle Palmyre qui, d'une voix vibrante, mais dépourvue de toute espèce de charme, attaquait le grand air de l'*Africaine*.

L'effet de ce bruyant appel ne se fit pas attendre, sir James se leva gravement, s'approcha du salon en fumant un cigare, se planta entre les deux battants de la porte

et, considérant toujours avec le même calme la chanteuse, qui le voyait parfaitement dans la glace, mais affectait d'ignorer absolument sa présence, tout en prenant les poses les plus dramatiques, resta là tout le temps que dura le morceau, qui, chacun le sait, est fort long.

Dès que la dernière note fut lancée, et pendant que Palmyre et sa mère se disparaissent à savourer les applaudissements et les félicitations des auditeurs, sir James, sans se préoccuper de personne, tourna le dos, et s'adressant au révérend Harris-Steford : « O yes, ce soir, lui dit-il, jé étais bien sûr... Jé éprouvé toujours rien ! »

Le pauvre précepteur, atterré, passa de la rubiconderie qui illuminait toute sa personne à un ahurissement complet. — Ils remontèrent dans leurs chambres, et le lendemain matin les dames de Sainte-Pervenche apprirent que sir James et le révérend avaient quitté l'hôtel de « la Luna » et faisaient route vers Milan.

Les deux Anglais n'étaient pas loin de Venise, lorsque dans le salon du sleeping-cars où ils dormaient tous les deux, entrèrent à la station de Carmignano une jeune Française accompagnée d'une dame qui pouvait être sa mère ou sa tante. Les deux voyageuses, aussitôt assises, ouvrirent leur élégant sac de voyage, en sortirent deux livres et se placèrent silencieusement près de la fenêtre. Sir James venait de se réveiller, et en ouvrant les yeux, il aperçut dans la pénombre le profil de la jeune fille. — C'était, il est vrai, le galbe le plus pur, le plus idéal qu'ait jamais rêvé Phidias ou Praxitéle.

Sir James, qui connaissait par cœur tous les musées de la Grèce et de Rome, se sentit, malgré lui, subjugué par cette charmante vision. Il tira de la poche de son pardessus son guide de conversation anglais-français et, ce qui ne lui était jamais arrivé, fit un effort pour trouver une phrase qui lui permit d'entrer en conversation avec ses compagnes de route. — Dans cette louable pensée, qui eût fait épanouir l'espérance le révérend, s'il n'eût pas dormi, sir James s'approcha de la fenêtre, se plaça debout près de la plus âgée des deux dames et attendit... Les deux voyageuses, à n'en pas douter, appartenaient au meilleur monde, et celle qu'il approchait ainsi fit un léger mouvement pour reculer sa chaise... Sir James ne s'en formalisa pas, et comme, cette fois, il avait pris une ferme résolution, il se décida à parler. Alors, étendant la main vers la campagne, se redressant de toute sa hauteur et tenant son guide à la main :

« Oune belle iou ! » (1) dit-il d'une voix de stentor.

Les deux femmes levèrent vivement la tête, et la plus jeune, à l'aspect du jeune Anglais guindé et raide comme un if après avoir lancé sa phrase, sentit flotter sur son visage un certain chatouillement que connaissent tous ceux qui ont ressenti les attaques du fou rire. Elle était ravissante. — La plus âgée comprit tout de suite qu'elles avaient affaire à un Anglais et à un Anglais de bonne maison, négligeant sans doute la formalité de la présentation, sous prétexte

(1) Le *v* simple et la consonne *u* sont pour les Anglais deux des grandes difficultés de la prononciation française.

des priviléges que donnent les voyages, mais incapable d'oublier les convenances ; elle sourit donc en se tournant vers lui et répondit avec simplicité :

— Oui, Monsieur, une bien belle vue.

— Oh ! yes... belle iou, répéta sir James.

— Vue, dit la dame.

— Oh ! very good, oune belle viaou !

— Non, non, reprit encore son interlocutrice, qui commençait à rire franchement : une belle vue, vue !

— Yes, belle y iaou », fit-il en s'appliquant de son mieux.

La jeune fille ouvrait démesurément ses grands yeux bleus, sa bouche se contractait, enfin elle partit du plus pétillant éclat de rire qui se soit fait jamais entendre ; ses dents, de vraies perles, apparaissaient éclatantes dans la fraîcheur de ses lèvres carnées, ses joues étaient animées des teintes ravissantes de la fleur de pêcher ; elle se renversait sur sa chaise le plus gracieusement du monde ; sir James la contemplait avec admiration. Sans en demander l'autorisation, il s'assit près de la dame et lui dit avec une expression toute aimable :

« Apprenez, apprenez à moa, lé langue ». Il montra son guide et répéta encore : « Oune belle y iaou ! oh ! ce était un piou plou miou ? »

Son professeur improvisé, riait toujours, mais moins bruyamment que sa charmante nièce :

« Non, ce n'est pas encore cela », disait-elle.

Enfin ce fut une véritable leçon, et à chaque essai malheureux de sir James, la jolie voyageuse riait, riait, comme on rit à dix-huit ans, et elle rit sans pouvoir s'arrêter, car c'était un fou rire, et plus on fait d'efforts pour s'en empêcher, plus, vous le savez, lecteur, le rire immoderé redouble.

Bien loin d'en paraître mécontent, sir James semblait se délecter à l'aspect de cette joie si naïve et si fraîche. Enfin le train arriva à une petite station près de Vérone, et les voyageuses descendirent, en annonçant au jeune Anglais qu'elles allaient visiter le lac de Garde. Celui-ci courut immédiatement vers son précepteur, qui dormait toujours du sommeil du juste, il le réveilla brusquement :

« J'éprouvai, j'éprouvai, s'écria-t-il. Je voulai tot de suite, vō, demander pour moā le main du jeune Française ! »

L'air national russe.

Pour ceux de nos lecteurs que cela peut intéresser, et qui ne le savent pas, nous dirons que la musique de cet air, devenu si populaire en France depuis la visite de l'escadre de l'amiral Gervais à Cronstadt, est celle du n° 2 du *Recueil de chants pour chœurs d'hommes*, ou du n° 28 des chants à trois voix de l'*Ecole musicale*.

Livraison d'août de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE : Les œuvres communes à la chrétienté, par M. E. Naville ; Deux frères. Nouvelle, par M. A. Ribaux ; Notes sur l'art contemporain. Puvis de Chavannes, par M. A. Michel ; A travers le Caucase. Notes et impressions d'un botaniste, par M. Emile Levier ;

Récits hollandais. Le péché de Joost Aveligh, par Paul Gervais ; Le mouvement littéraire en Espagne, par M. E. Rios. Chroniques parisienne, allemande, anglaise, suisse, scientifique, politique ; Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau : Grand-St-Jean, 2, Lausanne.

Dans une localité du canton, où la fête de la Confédération a été célébrée par de nombreuses réjouissances, il s'est produit un amusant contre-temps. Les autorités ayant décidé de bien faire les choses, étaient allées jusqu'à commander diverses pièces d'artifices à Paris. Mais comme elles s'y étaient prises un peu tard, et ignoraient que les marchandises de ce genre ne sont pas expédiées dans n'importe quel train, celles-ci n'arrivèrent à destination que le 12 août !... On en prit néanmoins facilement son parti, sur cette proposition fort censée d'un citoyen de l'endroit :

— Puisque c'est trop tard, dit-il, il n'y a autre chose à faire que de réduire ces feux d'artifice dans un endroit bien sec, et ils serviront pour la prochaine fête de la Confédération. On sera tout content de les trouver prêts, et il n'y aura rien de perdu.

Et il fut fait ainsi.

Au café :

Un Bernois, établi à Lausanne, vantait outre mesure son canton d'origine ; tout y était préférable à ce que nous avons ici, les institutions, les moeurs, la bière, les produits du sol. Les montagnes bernoises surpassaient toutes les autres en hauteur et en aspects grandioses.

— Nous afons, disait-il avec orgueil, l'Oldenhorn, le Finsteraarhorn, le Schreckhorn, le Breithorn, le Schwarzhorn, le Faulhorn, et engor peaucoup d'autres montagnes en *horn*, les plis belles gon buisse voir !...

Un Vaudois, que ce langage agaçait dans la bouche d'un confédéré qui ne se plait que trop sur les bords du Léman, l'interrompit en disant :

— C'est bon, c'est bon !... Nous avons quelque chose en *orne* qui vaut mieux que tout ça.

— Chamas !

— Non !... et l'Yvorne, pourquoi le prenez-vous ?...

Souscription DAVEL

Liste précédente.	Fr. 98 50
M. H. Liaudet	» 1 —
Total. .	Fr. 99 50

Boutades.

Il y a deux ou trois semaines, un barbier de Béziers rasait un paysan d'aspect naïf.

Ce paysan lui racontait que dans sa campagne on ne manquait pas de souris.

— Est-ce que vous en avez trop ? lui demanda le barbier.

— Je crois bien que nous en avons trop.

— Eh bien, j'en ai justement besoin ; si vous voulez m'en apporter, je vous les payerai un franc pièce.

Le paysan prit la demande au sérieux, et, l'autre jour, il arrivait chez le raseur avec une grande cage.

— Il y en a cent cinquante-deux, dit-il.

Le barbier, qui avait oublié sa plaisanterie, chercha comment s'en tirer.

— C'est cent cinquante-deux francs, dit le preneur de souris.

Le barbier, gravement :

— Ce sont des mâles ?

Le paysan, ahuri :

— Je n'ai pas regardé.

— Alors emportez-les. Je ne veux pas de femelles chez moi.

Si naît qu'il fût, le paysan vit qu'on s'était moqué de lui.

— Les remporter ? fit-il. J'aime mieux vous les laisser pour rien.

Et, ouvrant la cage et la secouant, il lâcha les cent cinquante-deux souris dans la maison.

Et ce n'est pas du paysan qu'on rit à Béziers.

Une dame qui louche affreusement fait une visite à la mère du petit Jean. L'enfant, ne la perdant pas des yeux, s'écrie tout-à-coup :

— Dis donc, madame, est-ce moi que tu regardes ou la pendule ?

Un avocat, voyant que le tribunal s'était endormi pendant sa plaidoirie, s'arrêta tout-à-coup. Le silence ayant réveillé les juges :

— Je vous disais donc hier..... continua-t-il sérieusement.

Les juges se regardèrent fort embarrassés, quelques-uns d'entr'eux se croyant endormis depuis la veille.

L. MONNET.

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

PARATONNERRES

Installations sur constructions de tous genres. Système perfectionné. Grande spécialité ; nombreuses références.

L. FATIO, constructeur, à LAUSANNE

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrements.

Nous offrons net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 13,25. — Canton de Fribourg à fr. 27, — Communes fribourgeoises 3 % différenciée à fr. 48, — Canton de Genève 3 % à fr. 101. — De Serbie 3 % à fr. 85, — Bari, à fr. 67, — Barletta, à fr. 44, — Milan 1861, à fr. 43, — Milan 1866, à fr. 12,75. — Venise, à fr. 26, — Ville de Bruxelles 1866, à fr. 99, — Port à la charge de l'acheteur. Nous procurons également, aux cours du jour, tous autres titres.

J. DIND & Co, Ancienne maison J. Guilloud.

4, rue Pépinet, LAUSANNE

Succursale à Lutry. — Téléphone.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.